Notices nécrologiques

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **38 (1933)**

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Notices nécrologiques

.....

Virgile Rossel

1858-1933

Le Jura bernois tout entier, et la Société d'Emulation singulièrement, ont perdu celui qui, depuis un demi-siècle, les a grandement honorés par son renom littéraire, sa probité scientifique, sa passion de la vérité et de la beauté. Virgile Rossel s'est éteint à Lausanne, dans sa 76me année, terrassé par une attaque que rien ne faisait prévoir. Comme un chêne atteint par la foudre, il s'est brisé, jusqu'au bout tenant tête aux éléments. Et cette fin, le poète semble l'avoir pressentie dans «Belles morts», aux accents si pénétrants:

Mais pour les terrasser, la mort à peine effleure
Ces hommes, quand ils sont assez riches de jours;
Un soir, ils sont allés se coucher avant l'heure,
Le matin, on les trouve endormis pour toujours...

* * *

Virgile Rossel naquit à Tramelan-dessus le 19 mars 1858. Aussi loin qu'on remonte dans l'histoire locale, les Rossel ont joué un rôle; maîtres-bourgeois, notaires, jurés, ils sont issus du vallon de la Trame comme les sapins verts et robustes. Terriens, mitigés d'horlogers, et huguenots, habitués à analyser leurs états de conscience, considérant la vie comme un combat, dur à mener parce que semé d'embûches... C'est dans cette atmosphère que le jeune Rossel coula son enfance, enfance heureuse, assombrie seulement par la perte d'une maman. Un père intelligent, industrieux, prudent, dirigeant de main de maître la commune de Tramelan. Maintenant encore, quelques vieux se souviennent du «maire Rossel». Années d'enfance, souvent essentielles pour les poètes. Virgile Rossel acquit des impressions indélébiles: courses par monts et vaux, gambades sur les pâturages ensoleillés, parfum des fraises, école buissonnière et pêche dans la Trame. La pêche, cette passion qui ne devait jamais le quitter! Plus d'un Lausannois n'a-t-il pas vu le juge fédéral, chargé d'un attirail de pêcheur, descendre le Petit-Chêne pour se hâter de prendre le train le conduisant dans

la campagne vaudoise, vers ces ruisseaux dont il connaissait toutes les cachettes propices aux truites?

Après l'école primaire, Rossel fut envoyé à Bumpliz, au pensionnat Allemann, pour y apprendre l'allemand (avril 1870-juillet 1871). Il entra ensuite à l'Ecole cantonale de Porrentruy, dans la section littéraire. Elève excellent, mais timide, n'osant pas s'affirmer (n'était-il pas Jurassien ? !), il eût, comme tant d'autres, frôlé le monde des lettres sans y entrer jamais si la fortune, qui parfois fait si bien les choses, ne lui avait donné comme professeur Robert Caze. Gascon bouillant, communard compromis, obligé de fuir Paris et ayant échoué par accident à Porrentruy, homme plein de jeunesse et d'impétuosité, Caze enseignait les lettres françaises au gymnase. Il sut donner à Rossel, son élève unique en 1875 (le Jura était en plein Kulturkampf), un goût sûr, la passion du vers, le besoin d'écrire, l'amour des idées générales et un culte ardent des doctrines libérales et jacobines. L'amitié qui unissait maître et disciple était si forte qu'il s'en fallut de peu que Rossel ne suivît Caze à Paris et ne tentât, à l'instar de celui qu'il vénérait, de conquérir la gloire littéraire dans la grande presse et les cénacles. Caze succomba sans que la gloire indiscutée lui eût souri. Qu'eût fait Rossel à Paris ? Nous aurions peut-être perdu le chantre le meilleur du pays jurassien. Certains arbres, le sapin de chez nous, ne se peuvent déraciner sans perdre la fraîcheur de leur sève.

Bachelier en 1876, Virgile Rossel partit pour Leipzig afin d'y étudier le droit. Longtemps, le jeune homme avait hésité entre les lettres et la jurisprudence. Un ukase paternel décida en faveur de cette dernière, sans que, pour autant, le jeune bachelier n'eût juré dans son cœur un éternel amour aux Muses. L'Allemagne, alors, était à la mode. Et Rossel trouva à Leipzig quelques jeunes compatriotes, qui devinrent des amis pour toujours: Henri Simonin, futur conseiller d'Etat, Maurice Gœtschel, conseiller national, d'autres encore. Tout en s'initiant aux mystères des Pandectes des Institutes et du droit germanique, Rossel sut cueillir dans l'esprit allemand un certain romantisme décadent. Heine, Uhland et ses ballades, la Träumerie rhénane déteignirent sur les premiers poèmes des *Chants perdus,* parus en 1882. Chants perdus, mais non pas ...inaperçus, comme le faisait aimablement remarquer le bon critique Marc Monnier. Et du stage à Leipzig, Rossel acquit une grande compréhension de la langue et de l'esprit allemand, qui permit au critique, plus tard, de publier de pénétrantes analyses du génie germain.

Après Leipzig, ce fut Berne (1877-1878), puis Strasbourg. Toujours en relations épistolaires avec Caze, Rossel, animé

d'un feu sacré pour la politique, écrivait dans le *Démocrate,* de Delémont, auquel il restera fidèle, malgré les succès littéraires. En juillet 1879, il conquit le bonnet de docteur *utriusque juris,* puis, désireux de connaître la Ville lumière, séjourna à Paris pendant l'hiver de 1879 à 1880. Il rentra en Suisse au moment où Caze revenait à Paris. Dépaysé, sentant peser sur lui sa lourde hérédité de campagnard, Rossel ne put pas s'adapter à Paris. Il aimera la France d'un grand amour, car il est Gaulois par toutes les fibres de son être, ce grand garçon des vallées jurassiennes. Mais les cénacles littéraires, le snobisme des poètes raffinés et décadents, la vénalité de la critique quotidienne l'effrayaient, le dégoûtaient, et, malgré les invites de Caze, il rentra au pays et fit son stage chez un avocat delémontain fort couru, Me Bailat.

En une improvisation charmante, pleine d'envolée et de douce émotion, lors d'une des dernières assemblées de l'Emulation, Virgile Rossel évoqua les années de Delémont, sa collaboration à un journal radical satirique, *Le Frondeur,* aux côtés de Joseph Stockmar et d'Emile Boéchat. La jeunesse est sans pitié. On égratigne, on écorche, on pourfend des adversaires, mais, c'est en vers... de bonne facture. Et l'exercice rompt aux secrets de l'épigramme, de l'iambe, voire de l'ode.

En possession de la patente d'avocat, Rossel s'installa à Courtelary, dans le courant de l'été de 1881. Rapidement, son étude devint florissante. Mêlant agréablement le code aux vers et la procédure aux alexandrins, le poète-avocat continua à rimer. La double nature de Rossel commençait à s'affirmer: le juriste, au fond terrien, à l'esprit logique, au bon sens indéracinable, et le poète à l'imagination vive, à la sensibilité frémissante, à l'émotion délicate. Ces deux natures s'enchevêtreront et, jusqu'au tombeau, l'une et l'autre, alternativement, l'emportera, évincera sa rivale, pour être évincée à son tour, quelques années après.

Désireux de faire revivre la mémoire de Paul Gautier, enfant de Courtelary, poète fin, romantique, mort jeune d'un mal qui ne pardonne pas, Rossel en publia les œuvres, ainsi qu'une préface et une étude biographique (1882).

L'année suivante, après beaucoup d'hésitations, sur les instances de son ami Joseph Stockmar, conseiller d'Etat, Rossel acceptait la chaire de professeur de droit français à l'Université de Berne. Non pas qu'il ait eu le barreau en dégoût. Mais la possibilité de compléter ses connaissances par l'enseignement, les loisirs que laissent les vacances... pour la préparation des cours et (qui sait ?) pour écrire, attiraient le poète. Une raison tout intime, et qui met en relief les sentiments délicats de Ros-

sel favorisa cette détermination: il venait d'épouser la compagne de toute sa vie, fille d'un avocat de Courtelary et sœur d'un jeune confrère à la veille de s'inscrire au barreau. Il lui eût été désagréable de plaider le plus souvent contre ses parents.

Rossel se fixa donc à Berne, tournant délibérément le dos au barreau militant. Est-ce avec regret? Certains vers révèlent plutôt un autre état d'esprit:

J'ai fait sans murmurer ma besogne morose:
Aux champs fleuris du rêve, on ne moissonne pas;
La muse trop souvent y conduisit mes pas,
Car l'homme vit de pain, et le pain, c'est la prose.
Adieu les bleus chemins menant au pays rose!
Dans les dossiers poudreux, replonge ton front las...

Dès le début, Rossel se consacre totalement à ses nouvelles fonctions. De 1883 à 1889, il y a éclipse dans sa production littéraire. Seul compte le droit. Entre les œuvres de jeunesse et celles de l'âge mûr, il n'y a aucun ouvrage servant de transition. Rossel était une conscience; on l'avait investi de fonctions professorales, il voulait s'en montrer digne par une préparation approfondie de ses cours, ce qui l'obligeait temporairement à déserter le temple des lettres.

En 1886 parut son premier ouvrage de droit, fruit de ses recherches et de ses méditations autant que de son enseignement, le *Manuel du droit civil de la Suisse romande*. Rossel y exposait les origines, les ressemblances et les divergences du droit civil en terre romande. Travail utile, doctrinal, qui convainquit l'auteur à l'idée de la nécessité d'unifier les divers droits civils cantonaux, et qui le rompit à la préparation d'un commentaire du code civil suisse. Tout en professant, Virgile Rossel gardait le contact avec le barreau. Les avocats jurassiens de cette époque, n'ayant guère l'habitude d'aller eux-mêmes plaider en appel, en chargeaient des confrères bernois. On conçoit dès lors que Rossel, à maintes reprises, plus souvent qu'il ne l'eût désiré, fut appelé à plaider à la Cour suprême, dont il était membre suppléant.

Au droit vint s'ajouter la politique. Le parti libéral du district de Courtelary l'élut en 1884, à la Constituante bernoise, où il acquit rapidement un rôle influent grâce à ses connaissances juridiques et à la clarté de sa pensée.

En 1889, d'un coup de maître, Virgile Rossel entrait dans la vie littéraire. La double personnalité que nous lui connaissons, l'esprit juridique et l'esprit littéraire, le fond terrien et le fond romantique, s'étaient mariés en une synthèse harmo-

nieuse. Rossel publiait l'*Histoire littéraire de la Suisse romande, des origines à nos jours,* dont le premier tome parut en 1889 et le second en 1891, couronnée par l'Académie française. Source précieuse, qui a sauvé et sauvera de l'oubli nombre d'écrivains, elle peut être encore consultée avec fruit. Rossel y affirmait des dons remarquables d'exposition et de critique, un jugement sûr, une méthode scientifique rigoureuse. Le droit s'était allié à la littérature.

La renommée, qui, très tôt, avait souri au jeune auteur, l'encouragea dans le sentier des lettres. En 1895, il publiait l'*Histoire de la littérature française hors de France,* œuvre d'érudit, marquée d'un helvétisme de bon aloi et d'une grande compréhension des races et des génies nationaux. Deux ans après l'Académie française couronnait une œuvre nouvelle de Rossel: l'*Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne,* couronnement bien mérité et qui consacrait de façon définitive le talent critique de l'écrivain.

A la même époque, ou à peu près, paraissaient les *Poésies, Seconde jeunesse, Poèmes suisses,* dont quelques-uns méritent, avec raison, les honneurs de l'anthologie. Et nous pensons ici à ce chef-d'œuvre d'émotion discrète qu'est *Mon Jura,* ce coin de terre que le poète aimait tant et qu'il voyait par les yeux de son cœur. Quel est, chez nous, le moins de quarante ans qui n'a récité ses vers avec un brin de fierté, enfant ou adolescent? Il est des poèmes, ne l'oublions pas, qui, plus que cinquante discours politiques ou vingt actes gouvernementaux, contribuent à éveiller ou renforcer un sentiment national ou régional...

Tout en professant avec maestria, tout en ciselant des vers, tout en échafaudant des ouvrages de critique, Virgile Rossel trouvait encore le temps de servir sa petite patrie dans la politique. On reste confondu devant tant d'activité. En 1896, les radicaux jurassiens (arrondissement du Jura-sud) l'élirent au Conseil national, en remplacement de feu Pierre Jolissaint, conseiller d'Etat, et lui renouvelèrent régulièrement leur confiance jusqu'en 1912, année de son élection au Tribunal fédéral. Et dans les conseils de la nation comme dans la république des lettres, Rossel se distingua aussitôt par des qualités bien françaises: le bon sens, la pondération, la mesure. Jamais il ne fut un militant des comités politiques, ni un tribun. Son être entier y était rebelle. Néanmoins, il joua un rôle éminent dans la fraction radicale aux Chambres fédérales. Ses interventions judicieuses lors des débats concernant l'introduction du Code civil suisse, son attitude énergique lors de la discussion de la convention du Gothard, la fermeté et la courtoisie avec laquelle il présida le Conseil national, en 1910, le mirent en vedette. En

1912, le Tribunal fédéral ayant été augmenté de quatre membres, en raison de l'introduction du Code civil suisse, tout naturellement, Rossel fut élu juge fédéral, et dut quitter Berne pour Lausanne.

En 1894, il fut appelé aux fonctions de recteur de l'Université, fonctions qu'il remplit une seconde fois en 1907.

Désertant temporairement la poésie et l'histoire littéraire, Rossel, comme fatigué d'un effort quasi surhumain (trois ouvrages critiques de l'importance de ses *Histoires)* s'isola, pendant quelques années, vécut une vie intérieure profonde, se contentant de mettre sur pied un drame en cinq actes, *Davel,* représenté au théâtre de Lausanne en 1898.

Mais ce robuste travailleur du pays jurassien, solide comme les sapins du vallon de la Trame, recherchait l'action, en vrai clerc, par la plume. Dès 1903, des œuvres nouvelles parurent régulièrement, sans interruption aucune. Tout au plus, peut-on constater, pendant quelques années, la prédominance d'un genre, théâtre, roman, histoire, supplanté ensuite par un genre nouveau. Six romans furent édités de 1903 à 1908: *Clément Rochard,* traitant de mœurs politiques, *Les deux forces, Le maître, Marie-Louise, Nouvelles bernoises,* aux croquis débordants de vie, *Anne Senteri.*

De 1908 à 1912, Rossel s'attacha à la rédaction du Code civil suisse. En collaboration avec Mentha, professeur à l'Université de Neuchâtel, il rédigea un *Manuel du droit civil suisse,* un *Manuel du droit fédéral des Obligations,* ainsi qu'un commentaire annexé au Code civil. Il est peu de juges fédéraux, avant d'être appelés à Montbenon, qui puissent s'enorgueillir de semblables états de noblesse.

Virgile Rossel fut reçu à Lausanne presque en compatriote. Cet homme si calme, à l'ironie si douce, à la bonhomie touchante, se sentait à l'aise en pays vaudois. D'ailleurs, n'avait-il pas chanté *Davel?* Et en 1907, une autre pièce, en prose, la *Vaudoise,* avait été jouée au Théâtre du Peuple, à Lausanne. Il avait aussi publié une étude consacrée à *Louis Ruchonnet, sa vie, son esprit, son œuvre.* Le nouveau juge fédéral arrivait donc à Lausanne précédé d'une réputation justement méritée de *Romand intégral, ami des Vaudois.*

Une activité nouvelle, dès 1912, s'ouvrit alors pour lui. Ses amis, les nombreux Jurassiens qu'il coudoyait dans la ville fédérale, ses admirateurs, qui craignaient que les fonctions de Juge fédéral ne le prissent complètement, le voyaient s'installer à regret sur les rives du Léman. Serait-il perdu pour les lettres? Serait-il perdu pour le Jura? Et indéfectiblement, Virgile Rossel resta fidèle à ses amours. En 1912, il publia une

Histoire du Jura bernois, objective, impartiale, ouvrage précieux pour tous ceux qui veulent connaître l'âme de chez nous à travers les vicissitudes et les joies du passé.

Chaque année, ou presque, Rossel écrivit un roman. Atmosphère où revivent des types de la vie quotidienne; paysans de la campagne bernoise ou des combes jurassiennes, lourds et gauches, naïfs ou cupides, citadins et intellectuels à l'âme tourmentée, politiciens, amoureux, gens humbles, universitaires assoiffés de valeurs spirituelles, défilent et s'entremêlent. Citons *Le Roi des paysans,* le *Roman d'un neutre,* le *Flambeau,* la *Course au bonheur, Les deux forces, Jours difficiles, Ce que femme veut* et *Sorbeval,* dont l'action se déroule dans un village de l'Erguel et met aux prises paysans autochtones et Bernois immigrés.

N'omettons pas les correspondances, les articles bien conçus, les critiques fouillées que l'écrivain publiait régulièrement dans la *Gazette de Lausanne,* dans la *Revue* de Lausanne et dans le *Démocrate.*

Après avoir présidé le Tribunal fédéral, en décembre 1932, Virgile Rossel, bon serviteur du pays, se désista de ses fonctions et s'apprêtait à vivre encore quelques douces années, partagées entre la pêche et les promenades, le Léman et le Jura, la nature agreste et le cabinet de l'écrivain. Une grande joie lui fut encore réservée: celle de voir son fils lui succéder au Tribunal fédéral.

Le 29 mai 1933, après quelques jours de maladie, ce vaillant serviteur de la petite patrie jurassienne et de la grande patrie suisse, ce clerc d'entre les clercs, rendait son âme à Dieu.

* * *

Emettre un jugement définitif sur l'œuvre immense de Virgile Rossel nous paraît à la fois présomptueux et trop hâtif. Présomptueux, car n'est-il pas le meilleur d'entre les Jurassiens, celui qui, plus que quiconque, a contribué à affirmer à nos compatriotes romands notre caractère latin et à leur révéler les vertus de notre petit peuple ? Trop hâtif, car certaines œuvres, pour être jugées avec sérénité et justesse, doivent être léprées déjà par la patine du temps. Néanmoins, essayons, comme disent les marins, de faire le point, et situons notre auteur jurassien à la place qui lui revient dans les lettres romandes et dans l'histoire bernoise.

Deux noms dominent les lettres romandes de 1880 à 1920: Godet et Rossel, l'un et l'autre spécifiquement Romands, avec des traits régionalistes moins marqués que les auteurs de second plan. Or, avant Rossel, le Jura n'avait rien donné au

monde des lettres. Sous les princes: néant. Jusqu'en 1880, quelques poétereaux, plusieurs historiens locaux, et c'est tout. Rossel, la tête haute, avec une douzaine de romans, trois pièces de théâtre, trois volumes de vers, plusieurs ouvrages d'histoire politique et littéraire, un talent doublement consacré par l'Académie française, s'assied fort jeune à la table des lettres. Il est jurassien et chante le Jura, en vers et en prose, puis s'imprègne d'un certain helvétisme et aborde ensuite, dans ses romans, dans les derniers surtout, des thèses générales dégagées de tout régionalisme.

Pour mesurer tout le labeur de cet homme infatigable, il convient d'apprécier tour à tour le poète, le romancier, l'historien, le juriste, l'homme politique. Certes, la personnalité d'un auteur ne se laisse pas dissoudre en talents qu'on catalogue arbitrairement; le fonds de la personnalité de Rossel, nous l'avons déjà écrit, c'est un alliage de romantisme et de bon sens bourgeois, de sentiment profond et de logique, teinté d'une bonhomie touchante pour les gens et les bêtes, pour tout ce qui vit, souffre et meurt. Selon que l'auteur aborde l'un ou l'autre genre, telle composante du caractère prévaut.

Virgile Rossel est poète, sans effort, parce qu'il laisse chanter sa nature de paysan. Il en est fier, il s'en enorgueillit.

Lisez plutôt cette strophe extraite d'*Au fil de l'heure:*

La mort n'est pas un terme à notre gratitude:
Mon père, ton amour est là, toujours présent;
Pour guides ici-bas, j'ai toujours ta main rude
Et ton grand cœur de paysan.

Les vers du début sont plus funambulesques et sentent le romantisme attardé, teinté d'imageries de Souabe: étudiants, jouvencelles, amitiés de la vingtième année, odes à la patrie, à la liberté, poèmes «nationaux» constituent les thèmes essentiels des *Chants perdus. Au fil de l'heure, Nature* et surtout la *Seconde jeunesse* décèlent un talent mûri, une technique aisée et une émotion discrète. Certains poèmes, par leur facture, rappellent les symbolistes; d'autres sont plus riches de tons et d'images: les *Pastels rustiques, Belles morts, Requiem, Renouveau.*

Ma jeunesse s'éloigne. Au fond vert des vallons,
Elle fête gaîment son beau soir qui décline;
J'écoute et je regarde en montant la colline;
Le vent m'apporte un air lointain de violons...

Et cette autre strophe, de bonne sagesse bourgeoise:

Quoiqu'ils aient fait leur tâche, ils travaillent sans trève,
Ne murmurant jamais et ne demandant rien;
Ils ont passé leur vie à former ce beau rêve:
Elever les enfants et leur laisser du bien...

Dans *Seconde jeunesse,* le poète chante ses joies intimes, la paix dans la famille, la naissance des enfants, l'amour d'une compagne douce:

Mon amour est plus fort, abrité sous ton aile,
Qu'un chêne dont nos bras ne feraient pas le tour;
Il est plus grand que tout au monde, et plus fidèle,
Mon amour, mon amour.

Virgile Rossel, jusqu'à ses dernières années, est resté poète. Toujours, dans ses romans, les éléments poétiques transparaissent. En poète, il a cherché obstinément le «sens de la vie»; en poète encore, avec un idéalisme que ne peuvent plus concevoir les hommes de 1930, il a cueilli et sublimé les mille riens de l'existence quotidienne, de la bourgeoise grisaille de tous les jours.

Romancier, pour dire vrai, Rossel l'était moins. Nature plutôt sentimentale, rêveur, idéaliste, ayant une tendance marquée à voir les choses comme il voulait qu'elles fussent et non pas comme elles étaient, il avait pratiqué trop peu le barreau pour donner à ses personnages des instincts et des appétits réels. Aussi ses romans, croyons-nous, de son œuvre vaste, seront-ils les premiers à tomber dans l'oubli. Ils sont écrits finement; on les lit avec plaisir, facilement et, jusqu'au bout, l'esprit est soutenu par l'intérêt. Néanmoins, les ressorts psychologiques des personnages, le dessin des caractères, l'imprévu même de toutes les actions, cette incohérence que fournit la vie avec son mélange de déterminisme et de libre arbitre, apparaissent trop flous ou trop stylisés. Les pages les meilleures sont celles où l'auteur laisse couler sa veine et son imagination poétiques. «Mais cette impression s'atténuait, s'effaçait même, car partout le vert triomphait: vert tranquille de l'herbe et des arbres au cœur de Sorbeval, vert frissonnant de la rivière à l'ombre transparente des noisetiers ou des saules, vert des prairies, vert des forêts, de lumineux bouquets de hêtres souriant parmi les funèbres théories de sapins qui escaladaient la montagne». (Sorbeval) Rossel excelle aussi dans le croquis rapide, le détail justement noté, la couleur locale. Citons simplement ce tableau pittoresque et vivant de Berne et des Bernois d'il y a trente ans:

«Il est midi. Sous les arcades fraîches et sombres, c'est un

défilé bruyant et rapide de bureaucrates, de commis, de filles de magasin, d'étudiants aux casquettes multicolores, de gamins qui rentrent de l'école, sac au dos, en sifflant ou en fredonnant l'air dur et sec de la *Bernermarsch,* de chars d'enfants que des *Mädchen* essoufflées poussent péniblement à travers la cohue... Sur le seuil de leurs boutiques, des négociants placides, le pouce dans l'échancrure du gilet, surveillent, d'un œil amusé, cette foule qui se renouvelle sans cesse. Par-ci, par-là, un signe amical, un «Grüss Gott» au client qui court à son dîner, ou encore un bref échange de phrases banales... Seuls, quelques Bernois, moins pressés que les autres, se hâtent lentement, à la queue-leu-leu, vers les rues basses; en sortant du bureau, du comptoir, on a pris son absinthe chez Menzi, son bock au National ou ailleurs, ses deux décis d'Epesses à l'Ours, avec les camarades, on a joué sa partie de dés, on a parlé politique, on a critiqué le Conseil municipal, on a pesté contre la Commission d'impôts, et l'on regagne son logis où la femme gémit, où les mioches s'impatientent». (Blanche Leu)

Nous croyons que, dans la nouvelle, Rossel eût donné sa pleine mesure. Ses héros, malheureusement, sont trop «bien élevés»; leurs remarques, leurs invectives, leur langage, leurs comparaisons, tout est académique. Ses romans au rebours de tant d'autres, poursuivent un but éducatif: moraux, bien pensés, écrits en une langue élégante, ils peuvent figurer au premier rayon des bibliothèques scolaires et populaires.

Le genre dans lequel Rossel a conquis un mérite incontesté et qui lui vaudra d'être un de nos grands écrivains romands, c'est sans contredit l'histoire, où s'épanouissent ses dons de juriste, de poète, de critique. A sa formation juridique, il doit une méthode scientifique sûre, le respect des documents, la compréhension des institutions politiques d'une époque et de leurs origines sociologiques. En poète, il voit et contemple le passé, saisit l'âme d'un siècle, s'émeut pour un acte généreux, insiste sur la prédominance de l'idée dans tous les grands mouvements de la civilisation; néanmoins, il attribue aux facteurs économiques et sociaux la part qui leur revient. Rompu à la critique, il manie avec précision et scrupule la méthode analytique, cite ses sources, s'en réfère aux citations; puis, en connaissance de cause, il brosse alors des synthèses sobres, où tous les mots portent, où les idées sont assemblées hiérarchiquement autour de la principale. L'*Histoire littéraire de la Suisse romande* est un des monuments les plus importants de toute la littérature romande. Nous regrettons seulement qu'il ait paru à peu près à la même époque que celui de Philippe Godet; sinon, il eût connu une vogue plus grande. Rossel y fait montre,

non seulement d'érudition, mais de perspicacité; par la littérature, il veut essayer de mieux faire comprendre l'esprit romand avec tout ce qu'il a de particulariste, de calviniste, de morose, de prude, de sec, d'analytique et d'anticréateur. Plus qu'aucune autre œuvre, l'«Histoire» de Rossel a contribué à faire comprendre à nos voisins français le «cas romand». L'Académie ne s'y est pas trompée, qui l'a couronnée. La conclusion de cet ouvrage doit être citée:

«A Dieu ne plaise que je nous souhaite de devenir aussi peu romands et aussi parisiens que possible! Restons de bons Suisses, mais soyons fanatiques de bon français! N'ayons pas le culte exclusif de nos petites originalités. La seule originalité qui compte, c'est le talent. Autant il importe de déconseiller une imitation qui serait gauche, et partant stérile, autant il est nécessaire de nous préserver de l'isolement intellectuel. Nous n'avons point à craindre de n'être pas assez de notre pays: l'amour-propre national, que nous avons très vivace, est là qui veille... Nous sommes, nous demeurerons décents, réservés et sages; ne nous effrayons pas d'un brin de caprice, de fantaisie et d'audace. Marions gaîment l'esprit français à l'esprit et à l'âme suisses!...»

L'*Histoire de la littérature suisse* de même que l'*Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne,* bien qu'ayant un caractère moins encyclopédique, témoignent des mêmes qualités. Signalons encore l'*Histoire du Jura bernois,* qui est sans conteste l'ouvrage le meilleur traitant de façon générale du passé jurassien. Plus que toutes les publications d'autres auteurs, qui se sont confinés dans l'histoire locale ou ecclésiastique, *l'Histoire jurassienne* de Rossel a réveillé une flamme jurassienne qui couvait sous la cendre; il est peu de familles d'intellectuels, de petits bourgeois, de négociants, de chefs d'atelier où cette œuvre n'ait été lue. Et la pensée dominante, c'est l'amour indéfectible au «petit pays qui se cache dans l'herbe», le maintien intégral de notre esprit romand, le loyalisme envers Berne.

L'œuvre juridique de Virgile Rossel a été grande, tant théorique que pratique. Signalons encore, outre les ouvrages que nous avons cités plus haut, son activité comme avocat consultant dans plusieurs litiges internationaux réglés par voie d'arbitrage, notamment dans un litige entre le Portugal et l'Angleterre au sujet de la baie de Lourenzo-Marquès, et dans un autre conflit entre trois Etats de l'Amérique du Sud à propos de gisements aurifères dans la Cordillère.

Virgile Rossel fut un des membres les plus fidèles de la Société jurassienne d'Emulation, qu'il honorait grandement.

Il est peu de séances auxquelles il n'ait participé; et quand les ennuis de sa charge l'en empêchaient, toujours, en prose ou en vers, télégraphiquement, il s'excusaît avec humour. Nature d'élite, il pratiquait l'amitié comme un culte, et nombreux sont ceux qui lui doivent une grande reconnaissance pour les services qu'il rendait sans jamais se faire prier, et pour les conseils si judicieux qu'il octroyait aux débutants dans l'art d'écrire.

Un grand Jurassien n'est plus, un citoyen dont les talents ont dépassé de beaucoup les frontières de la petite patrie. Sa gloire appartient à la Suisse tout entière qu'il a servie en intellectuel, en artiste, en magistrat. Comme le semeur qu'il a évoqué dans un poème d'*Au fil de l'heure,* il a retrouvé le sens de la vie:

Ensemble, labourons le champ, semons le blé,
Avançons vers l'aurore à travers la nuit noire!
J'ai détruit de mes mains ma morne tour d'ivoire.

V. M.

Vital Meyer

Après une carrière laborieuse, toute consacrée à l'instruction de la jeunesse, à l'entretien d'un foyer, M. Vital Meyer était venu passer les heures douces d'une retraite méritée, à Porrentruy, près de sa fille unique: Mlle Marguerite Meyer, maîtresse à l'école secondaire.

Le défunt se plaisait à parler des efforts multiples qu'il avait dû déployer, des sacrifices nombreux auxquels il avait consenti, pour mener à bien sa longue et fructueuse carrière pédagogique.

Né en 1864, Vital Meyer fut élève des écoles primaires de Bienne. En 1879, il entra à l'Ecole Normale de Porrentruy. Breveté, c'est à Courtelary qu'il fit ses premières armes, puis à Villeret. Bientôt, appelé à Bienne, en 1889, il enseigna dans cette ville aux côtés de son épouse, elle-même institutrice, jusqu'en 1923.

Retraité, après 40 ans de fidèles et loyaux services, Vital Meyer alla se fixer à Genève, puis il vint à Porrentruy, où vivait sa fille. Il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour connaître tous les habitants de notre cité, curieux qu'il était de tout, affable et courtois, envers une population qu'il aimait. V. Meyer n'avait que des amis qu'il se plaisait à divertir, par d'intéressantes anecdotes, triées de sa longue expérience, par d'aimables

dissertations qu'il tenait avec beaucoup de verve, d'esprit et d'à-propos.

Une paisible et douce retraite semblait être le regain de bonheur que le destin lui accordait.

Mais une chute malheureuse, dont les conséquences ne présentaient aucune gravité, l'obligea à garder le lit. Quelques jours après, alors que ses amis et ses connaissances, qui l'avaient déjà vu plusieurs fois, durant sa maladie, attendaient une guérison rapide et sûre, perfidement, une embolie l'enleva à l'affection de sa chère fille, à l'amitié et à l'estime de toute la population.

Belle activité, douce et paisible retraite, que le sort a prise à lui, en un tournemain, pour nous rappeler, encore une fois de plus, que nous devons compter et savourer nos jours, attendu que demain n'est pas à nous.

Figure sympathique de plus à ajouter à toutes celles que la mort nous a déjà ravies. Paix à ses cendres! *J. B.*

Charles Jacob

1869-1934

Charles Jacob est né à Bourogne, territoire de Belfort, le 7 avril 1869. Sa famille habite Courtelevan d'où il fréquente le collège de Delle jusqu'à l'âge de 18 ans. Ses parents le destinent à l'enseignement, mais lui se sent plutôt attiré vers la carrière commerciale. C'est ainsi qu'il se rend à Einsiedlen où il fait son apprentissage de commerce puis est occupé comme employé dans la maison Benziger et Cie.

Après sept années passées dans cette ville, il trouve une représentation dans la fabrique de chaussures Brossard et Kohler, à Porrentruy, à laquelle pendant 19 ans il rend de fidèles services. Il s'est définitivement fixé à Porrentruy qu'il ne devait plus quitter.

La manufacture Brossard et Kohler ayant cessé son exploitation, Charles Jacob n'est pas longtemps à attendre un nouvel emploi. Son entregent, sa connaissance approfondie de la branche de la chaussure, son caractère scrupuleux et loyal l'ont vite fait apprécier même des maisons concurrentes. Aussi est-il appelé en qualité de représentant de l'importante fabrique de chaussures Löw & Cie à Oberach (Thurgovie), où durant vingt ans il déploie une belle activité.

Nature droite et honnête, Charles Jacob tient avant tout à

accomplir son devoir et à satisfaire entièrement son patron. Ne craignant pas la fatigue qu'occasionnent inévitablement les voyages continuels, il n'hésite pas, malgré son âge, à se donner tout entier à son travail. Il part dès l'aube pour ne rentrer que tard dans la nuit chez les siens, repartir le lendemain et mener ainsi pendant presque toute l'année une tâche qui devait fatalement miner une constitution pourtant robuste. Sa plus grande joie est de réussir à traiter d'importantes affaires dont il ne tire pourtant aucun avantage pécuniaire. On peut dire sans forfanterie que le grand effort fourni par Charles Jacob dans la maison Löw et Cie n'a pas peu contribué à faire de celle-ci une des principales manufactures de chaussures de la Suisse.

Charles Jacob a succombé à une courte maladie à l'âge de 65 ans, laissant une veuve éplorée et des enfants dans la désolation. Ses nombreux amis garderont de lui le meilleur souvenir.

J. C.

Hermann Boder

1890-1933

Hermann Boder est une personnalité qu'on n'oubliera pas. Grand, élancé, la démarche souple, la tête droite, une belle tête encadrée de barbe noire, le regard doux, pénétrant, spirituel, il était connu de chacun dans sa ville de Bienne. Nous le reverrons toujours regagnant à grands pas sa demeure, ou debout, en scène, au théâtre, les yeux levés vers le public du balcon, présentant un conférencier de sa voix chaude et pressée, en une allocution aussi parfaite de fond que de forme. Nous le reverrons en joyeux cercle amical, écoutant avec sympathie, parlant avec chaleur ou riant avec abandon, se livrant tout entier en tout.

Il est mort le 18 mai 1933, un jeudi soir, à huit heures, sans que rien n'eût révélé la moindre faiblesse. En rentrant de l'école, il avait passé chez un photographe qui désirait faire son portrait — le seul que nous avons de lui, quatre clichés parfaits de vie et naturel. — Il soupa gaîment en famille et fut saisi par la mort dans son fauteuil, ses journaux en mains. Personne ne voulait ajouter foi à la tragique nouvelle qui se répandit en ville dans la soirée et atterra le lendemain ses collègues, ses amis et ses élèves.

«A quelque moment que la vie se termine, l'âme a toujours atteint le but qu'elle s'était proposé». Cette pensée de Marc-

Aurèle s'applique bien à Hermann Boder. Il n'était âgé que de 43 ans, il était sur le point de produire intensément, ayant accumulé toutes les richesses spirituelles: il y a pourtant de quoi remplir une vie dans tout ce qu'il a trouvé le temps de faire.

Né à Bienne le 15 janvier 1890, il perdit son père de bonne heure. Une modeste famille d'horloger, quinze enfants... L'école devait enchanter ce garçon frêle, doué d'une vive intelligence. Il subit au progymnase l'empreinte des Aeberhardt, Prêtre, Aufranc. Admis à l'école normale en 1905, il y passa des années heureuses. Personne mieux que lui ne pouvait apprécier les avantages sociaux de cette institution, aux exigences scientifiques moyennes, mais dans laquelle soixante jeunes gens, venus de partout et des milieux les plus divers, confondaient leurs ambitions, leurs souvenirs, leurs pensées les plus intimes. Boder se fit aimer d'emblée, il prit part à toutes les discussions, à toutes les entreprises, même les plus hasardeuses, comme la marche forcée sur Belfort en six heures, les poches à peu près vides, mais le cœur débordant de désirs et de chansons. Doué d'une grande capacité de travail, il trouvait le temps d'entreprendre toutes sortes de recherches en dehors des programmes. La poésie l'enchantait — il avait choisi le vulgo de «Stello» — et il s'attaquait parfois aux questions sociales, peu en honneur dans la jeunesse à cette époque.

Il débuta en qualité d'instituteur à Sornetan, où il prit véritablement la passion de son métier. On n'oubliera jamais au Petit-Val le régent consciencieux, enthousiaste, novateur, — il est des novateurs dont on accepte tout, — et si aimable. Le corps enseignant de la région paraissait animé du même enthousiasme communicatif, et de cette exubérante vie collective jaillit la «Confrérie de Saint-Martin», groupe de Jurassiens se réunissant chaque année à Sornetan, sans autre but que de célébrer ce culte de l'amitié qu'Hermann Boder possédait à un si haut degré.

Il eut de la peine à s'arracher à son cher Sornetan. Quelques semaines avant sa mort, il retourna y passer toute une journée à l'occasion de l'enterrement d'un de ses vieux amis. Le désir de pousser plus loin ses études, sa volonté de s'occuper plus directement des siens, peut-être aussi l'attachement qu'il avait toujours eu pour Bienne, la ville du lac et des monts, la cité travailleuse et accueillante, l'engagèrent à quitter sa retraite. Il se maria bientôt, et ceux qui ont eu la joie de passer dans son logis en connaissent le charme. Madame Boder, une de ses collègues biennoises, a su discrètement collaborer aux travaux de son mari, tout en l'entourant d'une clairvoyante sollicitude.

Boder se fit remarquer à l'école primaire de Bienne, où il débuta en 1917, par son entrain, son sens psychologique, l'enthousiasme et l'attachement qu'il savait communiquer à ses élèves. Nommé au progymnase en 1928, puis au gymnase, il montra partout la même fidélité au travail. Son enseignement de l'histoire était captivant. Excellent styliste, connaisseur éclairé de la grammaire, ses leçons de français étaient des modèles de clarté et de précision. Un détail montrera comment il comprenait sa tâche: son journal de classe est préparé, nous l'avons vu avec une intense émotion, jusqu'au samedi, alors que la mort devait le terrasser le jeudi soir...

Hermann Boder, on le voit, ne négligea en rien ses fonctions, malgré l'énorme travail qu'il accomplissait en marge de l'école: activité politique, participation à la vie intellectuelle de la ville, théâtre, conférences, bibliothèques, musée, sociétés scientifiques, études personnelles — professeur de gymnase depuis 1927, il allait mettre la dernière main à sa thèse sur Barrès, son cher Barrès, à la fois si loin et si près de lui.

On peut s'étonner de cette apparente dispersion. Hermann Boder n'a jamais pu organiser sa vie à sa guise. Saisi par son métier, ses obligations de famille, ses goûts littéraires et l'ambition de réaliser plus de justice sociale, il a mené une tâche écrasante, avec une telle discrétion que son entourage immédiat ignorait toute l'étendue de son champ d'activité.

Pourtant, dans cette existence si remplie, quelle frappante unité! Tout pour l'idée, tout pour la pensée féconde, semée en classe, épanouie dans la vie sociale, dans la littérature. Les bibliothèques, le musée, le théâtre sont les instruments indispensables de la culture. Il ne pouvait s'en désintéresser. Si les représentations théâtrales ont atteint à Bienne un niveau élevé ces dernières années, c'est à lui qu'on le doit en bonne partie. Il a contribué puissamment à la création d'un comité des Conférences françaises, dont le siège est à Berne, et qui organise les grandes tournées en Suisse des Duhamel, des Benda, Maurois, Copeau, pour ne citer que les plus appréciés du public biennois.

Reste la politique. Qu'allait-il faire dans cette galère? Ici encore, il entendait servir l'idée. Il ambitionnait de développer les institutions scolaires de Bienne, il rêvait un gymnase bilingue sur le modèle des établissements luxembourgeois. Socialiste convaincu, ennemi de toute espèce de compromission, il recherchait la collaboration de toutes les bonnes volontés et il avait gagné l'estime de ses adversaires eux-mêmes par la façon distinguée dont il avait dirigé la campagne électorale de

1932, évitant les polémiques personnelles pour s'en tenir à la lutte d'idées, que seule il aimait.

Comme Jurassien, Hermann Boder manifesta toujours la plus grande largeur de vue et il cultiva sans réserve l'amour du pays. Il avait voyagé et ne croyait certes pas «qu'il n'y en a pas comme nous». Il connaissait l'Allemagne, l'Italie, un peu la Belgique et le Luxembourg, surtout Paris et le Midi de la France, où il avait passé trois merveilleux étés ensoleillés. Mais il parcourait avec délices nos campagnes jurassiennes, il les a chantées en des pages trop peu connues. Et surtout il a témoigné la plus vive sollicitude à l'essort intellectuel de son pays. Il fut un des principaux artisans du plan d'études, en vigueur depuis 1930, qui a apporté tant de vie dans les écoles primaires jurassiennes. Très jeune, il adhéra à l'«Emulation», voyant en elle un des éléments actifs de notre culture. Il était membre du jury littéraire et s'il souffrait de voir la médiocrité de certaines productions, il se réjouissait des promesses contenues dans les œuvres de ses compatriotes. Aucune question jurassienne ne l'a laissé indifférent et ses amis savaient qu'ils pouvaient compter sur lui en toute occasion.

Ses amis... L'avons-nous aimé et compris comme il s'est efforcé de nous comprendre? On n'apprécie pas toujours ce que l'on possède, mais comme on ressent l'étendue des pertes que l'on fait... Notre consolation est de garder le souvenir de son sourire, spirituel et cordial, l'exemple d'une vie probe, consacrée joyeusement aux devoirs les plus difficiles. Nous nous souviendrons de l'homme bon et droit qui nous a été arraché en plein rêve, au seuil de l'été.

Charles Junod.

Alfred Jeanmaire

1879-1933

En juillet de l'année 1933 est décédé subitement à Bienne M. Alfred Jeanmaire, architecte, professeur au technicum cantonal. Ce décès a plongé dans la douleur non seulement sa famille, mais ses nombreux amis et toute la population de Bienne, où le défunt était fort connu.

C'était une silhouette qu'on n'oubliera pas de si tôt. D'allure martiale, de solide charpente, d'une force herculéenne, Jeanmaire était au moral ce qu'il était au physique. Ses opinions étaient tranchantes comme sa personne, dans tous les domaines. Il ne connaissait pas l'équivoque. Il considérait que,

dans toute question, on devait être pour ou contre. Il ne connaissait pas le biais. Sa franchise, parfois quelque peu brutale, était le fondement de son caractère. Elle lui valut de solides amitiés et des inimitiés déclarées. Il le savait. Il disait: «On ne peut être l'ami de tout le monde». Mais ses adversaires l'estimaient à cause de sa grande franchise.

Alfred Jeanmaire est né à Bienne en 1879. Il fit ses études au technicum de sa ville natale et les poursuivit à l'Ecole des Beaux-Arts à Paris. C'est là que se forma son goût, fait de solides traditions et de hardiesse, qui s'épanouit plus tard, de retour au pays. Il sut conserver le sens de la mesure et ne céda pas aux courants ultra-modernes qui n'ont d'autre but que de masquer, sous des dehors fallacieux, la pauvreté de l'inspiration. Il resta toujours lui-même.

Le technicum de Bienne l'appela en 1906 pour diriger la section d'architecture. Professeur exigeant, il savait gagner l'estime de ses élèves par son enseignement consciencieux. Nombreux sont les édifices que nous lui devons. Citons seulement la construction de la nouvelle cure d'Orvin et de cet Hôtel de Chasseral, connu de chacun, qui perpétuera sa mémoire dans les générations futures.

Grand travailleur, Alfred Jeanmaire menait en se jouant et avec maîtrise les occupations les plus diverses. A côté de ses fonctions d'architecte et de professeur, il était commandant de place, membre de différentes sociétés scientifiques et sportives. Il représenta la section biennoise de l'Emulation dans la Commission des monuments historiques de l'Evêché de Bâle, qui nous a dotés du bel ouvrage que tous nos membres sont heureux de posséder.

Soldat, Alfred Jeanmaire l'était dans le véritable sens du mot. Officier de cavalerie, il conquit dans cette arme le grade de lieutenant-colonel. Il était bien connu et estimé des dragons jurassiens.

Que la terre soit légère à ce concitoyen éminent, à ce fidèle serviteur de son pays. *A. B.*

Gustave Miche

1860-1933

Le 6 janvier s'est éteint paisiblement, après une courte maladie, M. Gustave Miche, notaire, ancien gérant de la Caisse d'épargne du district de Courtelary.

Né à Malleray, le 16 janvier 1860, M. Miche est venu se

fixer à Courtelary à l'âge de 15 ans en vue de se préparer au notariat. Tout jeune il eut le privilège de travailler sous la direction de celui qui devait devenir son beau-père quelques années plus tard, M. Gautier, notaire et secrétaire de préfecture.

Jeune homme il se fit remarquer par sa bonne conduite, son goût des choses sérieuses; étudiant il fut un travailleur assidu et un membre zélé de l'Union chrétienne de jeunes gens de la ville de Berne.

Porteur d'une patente de notaire après avoir passé ses examens haut la main, il vint se fixer au Chef-lieu où il avait déjà de solides sympathies et il fonda une étude qui rapidement se développa et devint l'une des plus prospères de la région.

Gustave Miche se faisait remarquer par la célérité qu'il apportait dans toutes les affaires et par une manière sérieuse de travailler. Ses qualités le firent nommer plus tard au poste de secrétaire de Préfecture et de Conservateur du registre foncier, poste qu'il occupa jusqu'en 1901, époque où il fut appelé à succéder à M. Paul Tissot, en qualité de gérant de la Caisse d'épargne du district de Courtelary.

C'est dans l'accomplissement de cette nouvelle tâche que Gustave Miche donna toute sa mesure. Homme réfléchi, pondéré, aux connaissances sûres, il fut le parfait gérant et sous son impulsion, malgré les années difficiles de la guerre et de l'après-guerre, la Caisse d'épargne connut des années de prospérité.

Il travailla de toutes ses forces à asseoir la renommée de l'établissement qu'il gérait avec clairvoyance. Si le public de notre région a une confiance absolue en la Caisse d'épargne, c'est en grande partie à Gustave Miche qu'on le doit.

Dès son entrée dans l'établissement, son but fut de réaliser le vœu des fondateurs et en particulier celui du doyen Morel, premier président du Conseil d'administration, qui voulait en faire un établissement d'utilité publique destiné à prêter au taux le plus bas et à donner le maximum de garanties aux déposants.

Au cours de trois-quarts de siècle d'existence les actions de l'établissement avaient passé d'une valeur nominale de 145 francs à 3500 francs, elles étaient de plus en plus recherchées et on commençait même à spéculer sur ces valeurs.

Actionnaire lui-même, Gustave Miche s'opposait à ce que la Caisse d'épargne déviât de son but et devint un établissement bancaire ne profitant qu'à quelques privilégiés.

En plein accord avec quelques actionnaires qui n'avaient pas perdu de vue la raison d'être de la Caisse d'épargne,

Gustave Miche prépara une refonte complète de ses statuts avec l'idée:

1° *de faire de la Caisse d'épargne un établissement ayant exclusivement pour but l'utilité publique;*

2° *de transmettre les actions de la Caisse aux Communes municipales et bourgeoises du district.*

Ce but était magnifique, désintéressé, il lui fallut 10 ans pour l'atteindre; le 10 décembre 1910, à l'unanimité, l'assemblée des actionnaires décidait le transfert aux Communes du district de la Caisse d'épargne. Dès lors plus de spéculations, aucune possibilité pour les communes de s'approprier une fois le fonds de réserve, mais tous les bénéfices au profit d'œuvres de bienfaisance et d'utilité publique du district.

C'est à cette intelligente et généreuse initiative que les communes et la Caisse centrale des pauvres du district doivent les largesses de la Caisse d'épargne, qui ont permis de construire en 20 ans un nouvel Asile des vieillards, un nouvel Orphelinat et un nouvel Hôpital qui ne le cède en rien aux plus modernes édifices des grandes villes.

Sur sa tombe, le Conseil d'administration de la Caisse d'épargne a tenu à rendre hommage aux grandes qualités de celui qui a donné une impulsion si considérable à la Caisse d'épargne du district de Courtelary.

En citoyen clairvoyant Gustave Miche s'est consacré aussi aux affaires publiques de sa localité, il a fait partie de nombreuses commissions et pendant plusieurs années du Conseil municipal, du Conseil d'administration de l'Orphelinat, du comité de la Chambre cantonale des notaires; partout il s'est fait apprécier à sa juste valeur.

En Gustave Miche Courtelary et le district ont perdu un bon citoyen et le Jura un de ses meilleurs enfants!

Ch.-D. V.

Hippolyte Gagnebin

1869-1933

Le 26 septembre 1933 est décédé à l'âge de 64 ans, à l'hôpital de l'Ile à Berne, où il avait subi une grave opération, M. Hippolyte Gagnebin. Le défunt habitait La Neuveville depuis une dizaine d'années. Il s'était fait recevoir de notre société il y a quatre ans et il s'intéressait beaucoup à nos séances dont il était un habitué. H. Gagnebin appartenait à une de ces

familles horlogères qui, nombreuses dans le Jura, vivent à l'ombre de leur temple. Il participa activement à la vie religieuse de notre ville affichant hautement sa foi, impatient de voir la parole du Christ se réaliser dans l'âme des hommes et des peuples. Il avait beau évoquer les misères de la guerre et de l'après-guerre, toutes ses réflexions se terminaient par un chant d'espoir. Il prêtait peu de créance peut-être à l'homme lui-même, mais il croyait en son triomphe final, guidé et appuyé par le christianisme. Apre à l'égard du passé et du présent, il vivait de l'avenir et c'est ce qui lui donnait un peu cet air «hors cadre» que tous nous lui avons connu.

L'inaction à laquelle l'avait contraint la crise actuelle, lui pesait plus que toute chose et c'était dur pour lui d'avoir dû abandonner ce métier d'horloger qu'il aimait tant et qu'il pratiquait avec tant d'habileté et de savoir-faire.

Hippolyte Gagnebin n'est plus; son souvenir restera dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu.

Eugène Buffat

1856-1933

Né le 2 mars 1856 à Bex (Canton de Vaud). Il passa sa jeunesse dans ce joli village qu'il quittait après avoir terminé son apprentissage de géomètre-arpenteur. Les nécessités de son métier le conduisirent par monts et par vaux. C'est ainsi qu'appelé à dresser le cadastre de La Chaux-de-Fonds, il se fixa définitivement dans notre ville. Il abandonna le métier de géomètre pour se vouer à l'horlogerie. Il s'intéressa à la chose publique. D'un abord jovial et sympathique, il fait bientôt partie et pendant de nombreuses années, de la Commission scolaire, du Conseil scolaire, de la Commission de l'Ecole d'art, dont il fut le secrétaire dévoué. Ardent patriote, avec quelques amis, il fonda la section locale de la Société des Sous-officiers à laquelle il consacra le meilleur de lui-même. D'une activité débordante, il réorganisa le Corps des Cadets de La Chaux-de-Fonds et sa musique, qui sous sa direction connurent des années prospères.

Eugène Buffat consacra les dernières années de son existence, à l'art héraldique. Il se passionna pour le «noble savoir». Ses travaux ont fait l'admiration des héraldistes les plus réputés. Par ses tableaux d'armoiries publiés dans l'«Almanach du Montagnard», il a réussi à vulgariser l'art héraldique.

Il avait de même une plume alerte et pleine d'humour et savait défendre les causes justes. Il fut aussi correspondant de plusieurs journaux. Dans les questions horlogères, il écrivit une brochure très remarquée sur la «Montre Roskopf».

Nous gardons à ce vieil ami et fidèle membre de notre société jurassienne d'Emulation un souvenir ému et reconnaissant. *P.-F. Macquat.*

Paul Marchand

1871-1934

Notre Président d'honneur n'est plus. Frappé d'une crise cardiaque le 30 décembre 1933 à Lausanne, il fut transporté d'urgence à l'hôpital où, 15 jours durant, ce fut un duel entre la vie et la mort. Cette dernière hélas devait l'emporter, malgré tous les soins qui lui furent prodigués et la présence continuelle de sa vaillante épouse; c'est le 14 janvier, à 5 heures, que notre cher Président d'honneur rendait le dernier soupir.

Paul Marchand est né à St-Ursanne, sa commune d'origine, le 12 janvier 1871. C'est dans sa petite ville natale qu'il fit toute sa scolarité. Ses classes terminées, Paul Marchand, doté déjà à cet âge d'un courage remarquable, quitte le pays à destination de Paris. Par son honnêteté et son ardeur au travail, le jeune Marchand se fait apprécier de ses chefs. A 20 ans, il rentre au pays pour y accomplir ses devoirs militaires. Son école de recrues terminée, il passe un examen et réussit à entrer en qualité de commis provisoire à la Gare de Bâle. Doué d'une vive intelligence, se donnant tout entier à son travail, il fit de rapides progrès dans l'Administration des Chemins de Fer. C'est ainsi que le 1er février 1898, nous le trouvons receveur aux voyageurs à Bâle; 1903, commis à la Direction du 2me Arrondissement des C. F. F.; 1920, chef de bureau à la dite, puis, dès 1924, transféré à la Direction d'Arrondissement de Lausanne comme chef de bureau, traducteur, fonctions qu'il occupa jusqu'à sa retraite, le 31 janvier 1933, après 40 ans environ de bons et loyaux services. Cette retraite si méritée, et qui lui aurait permis de jouir d'un peu de repos au soir de sa vie, fut hélas de trop courte durée.

A côté de sa bonté toute naturelle, d'un caractère amène, du respect d'autrui, Paul Marchand était un travailleur infatigable. Il laisse dans les rangs de la Société Jurassienne un très grand vide. Président d'Honneur de la Société Jurassienne d'Emulation de Bâle, Président à Lausanne de 1924 à 1934 de

la Société des Jurassiens Bernois de Lausanne et environs, Paul Marchand a bien servi notre Jura, sa petite Patrie qu'il aimait tant.

Dr Ch.-Albert Rossé

1871-1934

M. Ch.-Albert Rossé est né le 12 octobre 1871 aux Breuleux, où son père était instituteur. A l'âge de 18 ans déjà, il était en possession de son diplôme d'instituteur primaire qu'il avait obtenu à l'Ecole Normale de Porrentruy. Il fut d'abord instituteur provisoire à Saignelégier, Courgenay et au Noirmont, puis fut nommé définitivement à Moutier. Tout en occupant le poste de maître d'école primaire, il commença à se préparer pour obtenir le diplôme de maître secondaire. Il voulait poursuivre ses études afin d'arriver aux grades académiques et alla à Berne occuper une place de traducteur à la Chancellerie d'Etat. Tout en s'acquittant de ses fonctions, il fréquenta les cours de l'Université de Berne pour obtenir quelques années plus tard son diplôme de maître au Gymnase et son doctorat. Sa thèse sur Victor Hugo lui valut le titre de Docteur en philosophie. L'Ecole Normale de Berne venait justement de s'ouvrir et il fut nommé maître de français pour les écoles de Berne et Hofwil, où il enseigna pendant 15 ans.

En 1916, une grave maladie de la gorge l'obligea à quitter l'enseignement et il alla à Genève reprendre un commerce. Après une longue interruption dans l'enseignement et son état de santé s'étant considérablement amélioré, il vint à Bâle pour donner des leçons de français à l'école commerciale de la Société Suisse des Commerçants, sans toutefois rentrer dans l'enseignement public.

M. Rossé a écrit plusieurs livres, soit: un livre pour l'enseignement du français; deux livres de lectures allemandes pour les écoles du Jura bernois et un manuel de français à l'usage des Allemands.

Il est mort le 27 janvier 1934 d'une attaque cérébrale qui le frappa à l'école où il enseignait.

Jean Romy

1845-1933

Jean Romy, né le 1er mai 1845 à Sorvilier et décédé le 18 octobre 1932, passa presque toute sa vie dans son village. Son père, Isaac, était maçon, paysan, et faisait le commerce du bois. On allait à l'école chez l'instituteur. L'esprit pénétré de l'épopée napoléonnienne, ce rescapé de la Bérésina (il racontait que du régiment levé au Jura, ils étaient rentrés six) insufflait à ses élèves un enthousiasme si intense pour l'étude, que les «bons», Jean Romy en était, venaient encore le soir travailler sous sa direction. Le jeune garçon aidait son père aux travaux des champs, au voiturage du bois, que l'on allait vendre au val de St-Imier, à Bienne. Cette saine activité ne suffit pas au jeune homme, et en 1862 nous le trouvons à Moutier, commis à la préfecture au temps de Klay, le premier préfet libéral. Ce stage dure 4 ans. Mais c'est la carrière militaire de Jean Romy qui offre de l'intérêt! Le jeune Jurassien a 20 ans; le voilà à l'école de recrues, à Berne; il fait là l'école d'aspirants, puis il va à Bière gagner ses galons de lieutenant. Une vieille photo le montre sous l'uniforme: capote à pans relevés, petit képi de drap, qui rappelle bien l'influence française.

La guerre franco-allemande appelle aux armes le jeune officier; il fait toute l'occupation des frontières (1870-71) comme lieutenant au bataillon 69 des voltigeurs. Le 2 janvier 1874, il obtient le grade de capitaine. Le 7 août 1875 J. Romy est nommé commandant du VIme arrondissement de la IIme division; en 1881 il a encore le Vme arrondissement. Les éminents services qu'il rend à ce poste lui font décerner le grade de major, en mai 1888, ainsi que le commandement du bataillon de landsturm 22.

Marié en 1873 à Emilie Sauvain d'Eschert, il eut de cette union heureuse, mais trop courte, deux filles et deux fils, dont l'un le précéda dans la tombe. C'est en 1897 que sa compagne lui fut reprise, ses fils n'étant pas encore élevés. Persévérant et énergique, Jean Romy fait face à l'adversité, et continue à mener son train de campagne sans défaillance.

En août 1902 ses concitoyens lui font confiance en le nommant à la plus haute magistrature du district. Préfet de Moutier pendant 21 ans, il remplit ces fonctions avec une grande compétence et une haute sagesse. La période de guerre en aug-

mente les charges et les difficultés que Jean Romy est souvent seul à assumer, son unique employé étant mobilisé.

A l'âge de 78 ans, il prend une retraite bien méritée, sans cesser de porter intérêt aux questions du jour, à l'agriculture surtout. Il y travaille même encore selon ses forces qu'il sent décliner; mais son esprit reste lucide jusqu'à la fin. Et c'est par un beau soir d'automne, entouré des siens, que Jean Romy entra dans le grand repos.

Ivan Etienne

1886-1933

Un jour et demi de maladie a suffi pour ravir à sa famille, à ses collègues, à ses nombreux amis, un homme qu'on ne s'attendait pas à voir mourir si brusquement et si tôt.

Ivan Etienne était de ceux qu'on a l'habitude de voir toujours à la tâche, soit en classe, soit au sein de commissions, ou de comités d'utilité publique. Né à Tramelan, il y avait passé toute sa jeunesse. En 1901, il était entré à l'Ecole Normale de Porrentruy, pour en sortir, trois ans plus tard, muni de son brevet d'instituteur primaire. Mais son goût de l'étude n'était pas satisfait. Après quelques années d'enseignement dans son village natal, Ivan Etienne partait pour Berne avec l'intention d'y approfondir et d'y étendre ses connaissances scientifiques. En 1914, il était maître secondaire et reprenait sa classe à Tramelan. C'est depuis 1919 qu'il enseignait à l'Ecole Secondaire de Tavannes. Pendant une dixaine d'années, il fut également recteur des cours de l'Ecole Professionnelle, membre de la Commission des apprentissages et collaborateur au «Courrier de la Vallée».

Quelques mois avant la brusque rechute qui devait l'emporter, Ivan Etienne avait supporté une maladie très grave dont il n'était pas complètement remis. Mais personne ne pensait qu'il fût encore à la merci d'un petit accident, d'un frisson; et l'accident s'est produit!

Parti trop tôt, Ivan Etienne laisse le souvenir d'un homme qui aimait la jeunesse; d'un homme énergique et tenace qui ne boudait pas à la besogne et savait se rendre utile; d'un homme qui choisissait ses amis et savait leur rester fidèle. *M. B.*

Louis-Philippe Imer

1887-1933

M. Louis-Philippe Imer est né à La Neuveville et il est décédé le 12 octobre 1933 à Lausanne où il s'occupait des affaires de l'Union des Banques suisses.

Ayant fait carrière loin de sa ville natale, L.-P. Imer n'était pas moins resté fort attaché à son coin de terre et il manifestait en toute occasion l'intérêt qu'il lui portait. Véritable gentilhomme par les manières, par l'esprit et par le cœur, il émanait de sa personnalité un charme qui rendait sa société extrêmement agréable.

Homme d'affaires, il représentait les intérêts de plusieurs banques étrangères, ce qui explique sa vie cosmopolite et son activité fiévreuse. Ces dernières années cependant, son activité s'était un peu ralentie et tout naturellement lui était revenu le désir de renouer avec son pays natal. Désir renforcé encore par son amour du beau et ses goûts d'homme cultivé.

Il acheta le Schlossberg, château situé au-dessus de La Neuveville et il avait entrepris et mené à chef la restauration de cet édifice; cette restauration se fit avec le plus louable souci de vérité archéologique et de bon goût. Tous les amis de l'histoire locale en garderont une grande reconnaissance. Le château de La Neuveville, entré dans une nouvelle phase, témoigne de son amour pour cette ville et restera attaché à son nom.

Caractère délicat et réservé, Louis Imer n'avait renoué à La Neuveville que des relations familiales et amicales. Mais on le sentait prêt à participer plus activement à la vie de la cité.

La Société d'Emulation tout entière et plus spécialement la Section de La Neuveville, perd en lui, un membre actif et dévoué.

Paul Imer

1855-1933

Le 28 décembre 1933 est décédé M. Paul Imer, ancien maire de La Neuveville et ancien préfet du district. Nous reproduisons ci-après le discours prononcé lors de la cérémonie funèbre par M. Arthur Grosjean, professeur:

«Il y a dans la vie d'un homme trois périodes: celle où l'on se cherche, dans l'ardeur et la foi de la jeunesse, celle où le monde entier n'est pas trop grand pour suffire aux élans de l'enthousiasme et au désir de l'action. La seconde, celle où l'on produit, où l'on a trouvé sa vie, où l'on se concentre et se restreint pour mieux agir. La troisième, celle du détachement, de la paix qui s'installe en soi, du repos que le sage sait remplir de contemplation et d'espoir. Paul Imer a connu ces trois moments. Il s'en va entouré du respect et de l'affection de toute une population. Fils de feu Frédéric Imer, ancien préfet, Jurassien de marque dont le souvenir vit encore chez les hommes de notre âge, Paul Imer est né à La Neuveville le 25 février 1855. Il passa son baccalauréat à l'Ecole cantonale de Porrentruy, et fit son droit dans diverses universités. Après quelques années de pratique du barreau et d'activité industrielle et commerciale, il devint secrétaire municipal de La Neuveville et greffier du tribunal de district. L'exemple de son vénéré père, la tradition familiale et cette double activité, rien ne pouvait mieux préparer Paul Imer à la charge qui allait lui être confiée. Il est réconfortant d'évoquer l'image d'un magistrat auquel sa culture, son équité, son caractère ont valu l'estime de tous. Ne m'objectez pas l'exiguïté du territoire, la médiocrité des intérêts en jeu, les limites étroites de la vie provinciale. Je vous répondrais qu'il n'est pas de petits devoirs, qu'il n'est pas de petite justice, et que partout il est des hommes. Permettez-moi de louer en Paul Imer cette belle urbanité qui lui gagnait les cœurs, et de m'arrêter un instant pour relever les mérites de l'éducation qui a été et qui doit rester la marque du Neuvevillois de bonne souche. S'il est une chose qui puisse mettre quelque douceur dans les rapports des hommes entre eux, qui puisse rendre plus supportables les chagrins et les douleurs inévitables qui s'attachent à l'existence, que serait-ce sinon la grâce de l'accueil, le charme des mots qui viennent du cœur, le souci de ne point blesser, l'intérêt qu'on témoigne à autrui, et qui se tempère de réserve et de discrétion. Ainsi préparé, Paul Imer revêtit en 1909, la charge de maire de La Neuveville. Sous sa magistrature et jusqu'en 1914 la commune connut une suite d'années paisibles et actives: création de l'Ecole de commerce, fusion du Progymnase et de l'Ecole secondaire des jeunes filles, fêtes du bicentenaire de Rousseau, tractations avec les C. F. F. lors de la pose de la double voie et de la construction des sous-voies.

Dès 1914, Paul Imer eut à faire face à toutes les difficultés que la guerre suscita. Secondé par ses collègues de l'autorité

et par des fonctionnaires qui n'ont jamais boudé à la besogne, Paul Imer mena la barque en bon pilote.

Devenu préfet en 1917, il resta ce qu'il avait été à la mairie: ponctuel, affable, serviable à tous. Il prit sa retraite en 1926, ayant fait partie aussi de la Commission de l'Ecole cantonale de Porrentruy, de l'Asile Mon-Repos.

Vint pour lui le troisième âge de la vie. «Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve». Il semble que Paul Imer ait fait sienne cette parole, ainsi que le vers de Racan: «Tircis, il faut songer à faire la retraite». On voyait apparaître avec sympathie sa silhouette familière, et l'on se figurait volontiers, tant l'on oublie que nous sommes périssables et passagers, que cela durerait toujours. Hélas! que de voix chères se sont tues, cependant que la chanson de nos fontaines berce le silence nocturne depuis quatre siècles... Le défunt aurait pu dire aussi à sa chère Neuveville:

«Abrite en tes vieux murs mon labeur et ma vie,
Donne place à mon corps en ton champ du repos,
Et que puissent mes jours s'écouler sans envie
Dans ma chère maison que garde ton château».

Ajoutons que Paul Imer a été un membre actif de l'Emulation, dévoué à notre société qu'il avait à cœur

---

M. le doyen Edmond Grimaitre

Lorsqu'au matin du lundi, 5 mars, à l'heure de l'entrée dans les ateliers et les écoles, la nouvelle se répandit de la mort de M. le doyen Grimaitre, ce fut dans tout Tramelan une véritable stupeur: on ne voulait pas croire à une si tragique nouvelle, que rien ne faisait présager. Et puis, M. le doyen était une personnalité si considérable dans la cité ouvrière que sa mort presque subite fut considérée comme un deuil public.

On le vit bien, lors de ses funérailles, le 8 mars, qui mirent sur pied, sans exagération, toute la population de Tramelan, unie aux catholiques de la paroisse dans les sentiments d'une même douloureuse sympathie. La gracieuse église était bien trop petite pour contenir une foule émue, où l'on remarquait, outre un nombreux clergé, des amis venus des Franches-Montagnes et de tout le Jura, et des représentants des autorités locales. Après la cérémonie religieuse, au cours de laquelle,

Mgr Folletête, vicaire général du Jura, rappela le souvenir du défunt, la même foule se pressa autour de la fosse creusée au pied de la tour de l'église. C'est là que le défunt a voulu dormir son dernier sommeil, près des paroissiens, auxquels il s'est dévoué durant trente-deux ans, près de l'église, qui est son œuvre et dont la consécration solennelle, le 11 juin 1933, par l'évêque du diocèse, lui avait causé une joie si profonde. Sur la tombe, six orateurs traduisirent au nom des sociétés, des communes, de la paroisse et des amis qu'ils représentaient, les regrets unanimes, que la mort de M. le doyen Grimaitre avait éveillés dans les milieux les plus divers.

M. l'abbé Edmond Grimaitre était originaire de Damvant, où il était né en 1870. Ce village, situé à l'extrême frontière occidentale de notre petit pays, entretient de cordiales relations de bon voisinage tant avec les ferventes populations catholiques des montagnes du Doubs qu'avec les réformés du pays de Montbéliard. En le faisant naître et grandir dans ce milieu si semblable à nos pays mixtes, la Providence ne semblait-elle pas l'avoir prédestiné et préparé à sa future mission de curé de Tramelan?

Après ses études littéraires au petit séminaire de Consolation, il fit sa philosophie à Langres, sa théologie à Rome, à Fribourg et à Lucerne. Parmi ces diverses écoles, celle de Rome fut prépondérante par son influence sur le jeune lévite et fit dans son âme une impression si profonde, qu'elle ne s'effaça jamais. A Rome aussi, il se familiarisa avec la belle langue italienne, qu'il tint à cœur d'entretenir durant toute sa vie et qui lui rendit de si grands services dans l'exercice du ministère pastoral. Vicaire à Saignelégier, il organisa un service religieux pour les ouvriers italiens, qui construisaient la route de la Goule; à Tramelan il entoura la petite colonie italienne d'une sollicitude dévouée, que le gouvernement de la péninsule se plut à reconnaître en 1933, en lui décernant la médaille de chevalier de la Couronne d'Italie.

Ordonné en 1893, il fut durant neuf ans l'auxiliaire dévoué du vénérable doyen Baumat à Saignelégier, et à la mort de ce dernier, il fut désigné pour la cure de Tramelan (1902). La paroisse catholique de Tramelan, fondée depuis dix ans à peine, était encore dans les langes de l'enfance. Le jeune curé, s'il n'en a pas été le créateur, a eu le mérite d'en être l'organisateur définitif. Son travail pastoral de 32 ans se distingue par la clarté de ses vues, l'ordre parfait qu'il fit régner partout, une énergie calme, une persévérance patiente pour arriver à ses fins, un dévouement modeste. Son premier souci fut d'obtenir l'autonomie de sa paroisse, en la

détachant de St-Imier et en la faisant reconnaître officiellement par le gouvernement, grâce à l'appui bienveillant de la députation du Jura-sud au Grand Conseil.

A la nouvelle paroisse il fallait une église; les fonds en furent obtenus par une tombola fructueuse, et, en 1908, la belle église gothique, due au talent de l'architecte Hardegger de St-Gall, s'éleva, gracieuse, sur le tertre qui domine la rue principale. Avec l'organisation extérieure, M. le curé Grimaitre menait de front l'œuvre d'édification intérieure de sa paroisse; mais ce sujet ne relève pas précisément de cette chronique. En novembre 1932, les mérites de M. le curé de Tramelan reçurent leur consécration officielle, lorsqu'il fut nommé doyen du nouveau décanat de la Diaspora jurassienne.

Mais à Tramelan, M. Grimaitre n'était pas seulement le pasteur de son petit bercail catholique, il était devenu, nous l'avons dit, une personnalité qui avait su s'imposer à l'estime de tous. Par sa haute culture intellectuelle, par son esprit ouvert, par la courtoisie de ses manières, par la prudence avisée de sa conduite, par la bonne grâce avec laquelle il aimait à rendre service, par l'intérêt qu'il portait à toutes les questions du bien général, il avait acquis, à Tramelan, une influence considérable et une popularité de bon aloi. Durant la guerre, il s'occupa avec la municipalité des cartes de ravitaillement. Il n'était pas une société, pas une œuvre d'intérêt général, pas une fête, à laquelle il ne prêtât son concours désintéressé. Ses relations avec la société de gymnastique étaient si sympathiques qu'il fut chargé de remettre, au nom de la section jurassienne le drapeau de la fédération cantonale à la fête de Porrentruy en 1931 (?)

Tout le monde connaissait chez nous la compétence exceptionnelle de M. Grimaitre dans la connaissance des champignons. Un flair remarquable le guidait dans la découverte de ces cryptogames, où les yeux du profane n'apercevaient rien. Dans la saison, son presbytère était parfois envahi par les écumeurs de nos pâturages, qui venaient s'assurer auprès de lui de la comestibilité du fruit de leur chasse. Une brochure de 31 pages, éditée à Tramelan, en 1909, «Les Champignons», contient le résultat de ses studieuses investigations mycologiques.

Notre section locale de l'Emulation perd en lui non seulement un membre dévoué et fidèle, mais une de ses meilleures forces, l'animateur de son activité. Le meilleur des loisirs de son ministère était consacré à des travaux, dont il nous réservait la primeur, et ses conférences étaient un régal, que l'on

attendait avec impatience. Nous l'avons entendu nous entretenir non seulement de la richesse de nos pâturages, mais de *Tramelan, au 18e siècle,* des *rives si pittoresques du Doubs et des souvenirs,* qui s'y rattachent, conférences qu'il a éditées.

A la lecture de ces lignes, qui veulent être un hommage à une activité bienfaisante, le lecteur étranger en viendra facilement, croyons-nous, à partager notre intime conviction, à savoir que la mort de M. le doyen Grimaitre constitue pour notre société et pour Tramelan une perte très sensible et creuse dans notre milieu un vide immense, qui ne sera pas de sitôt comblé.

E. F.

Ali Farine

Par un beau soir d'été, le 24 août 1933, se répandait à Saignelégier la triste nouvelle du décès de Ali Farine, fondé de pouvoirs à la Banque Cantonale. Une angine de poitrine l'avait emporté, dans sa cinquantième année, en moins d'une heure d'atroces souffrances. Son départ inattendu jeta la consternation dans notre population tout entière.

Ali Farine était un enfant de Saignelégier; sa carrière s'écoula complètement au chef-lieu franc-montagnard. Il entra en 1900 au service de l'ancienne Caisse d'épargne des Franches-Montagnes; sa probité et son travail lui valurent un poste de confiance lorsque cet établissement devint une gérance de la Banque Cantonale.

Homme de labeur et de conscience, Ali Farine était le devoir personnifié. Il n'avait que des amis. Avec quel soin méticuleux il accomplissait sa tâche, avec quelle amabilité il renseignait les clients, ses collègues et le public peuvent le dire. Fervent chrétien, père de famille modèle, il était, comme tout montagnard de vieille roche, fermement attaché à ses principes et à ses convictions.

Il aimait sa montagne fruste, son plateau rude, ses sapins vénérables. La nature l'attirait irrésistiblement; les Franches-Montagnes lui avaient livré tous leurs secrets. Ce qui concernait la vie de son district et de son Jura était pour lui chose sacrée.

Prématurément arraché à l'affection d'une veuve éplorée et de petits enfants privés brutalement de leur soutien, Ali Farine fut accompagné à sa dernière demeure par un long convoi de parents et d'amis. Son souvenir restera vivace au cœur de ceux qui l'ont connu.

B.

Georges Spira

1879-1933

De longues années de souffrances avaient prématurément brisé cette vie laborieuse. Mais l'esprit était demeuré ouvert à tous les problèmes, et le cœur chaud pour tous les devoirs de la famille et de l'amitié.

Si l'existence du regretté Georges Spira fut brève, elle fut bien remplie, puisqu'il eut le temps de faire preuve d'un ensemble de qualités personnelles et professionnelles qui caractérisent l'industriel courageux, entreprenant, persévérant et délicat. A sa sensibilité de chef avisé et discipliné, Spira joignait une conscience morale et sociale éduquée qui lui permettait de participer à la vie jurassienne dans ses manifestations les plus diverses.

Il fut un animateur attentif et prudent dans l'étude des questions soumises à son examen. Attaché par toutes les fibres de son cœur à son petit pays d'adoption, qu'il savait servir et qu'il voulait prospère, il dota l'Ajoie d'une des industries les plus florissantes: l'importante manufacture de bonneterie G. Spira & Cie.

Ce Bruntrutain était de ceux qui encourageaient et qui réconfortaient; un de ceux que l'on aimait à retrouver en raison de son amabilité, de sa courtoisie, de sa bonne humeur, de la fidélité qu'il témoignait dans ses affections.

Les débuts de l'année 1933 avaient apporté à Georges Spira de bonnes joies et de belles espérances. Il allait se remettre au travail. Mais hélas, tout autour de l'homme démontre sa fragilité, et rien n'est moins certain que la vie. La mort qui vient en surprise étonne, déconcerte et passe, a fauché cette existence utile d'un coup foudroyant à Nice. — Les derniers honneurs ont été rendus au cimetière de Mulhouse le 7 mars 1933 à cet excellent citoyen, dont la carrière si courte qu'elle ait été, fut cependant féconde en résultats bienfaisants et tangibles.

V. H.

François Fridelance

1859-1933

L'Ajoie perd en François Fridelance un de ses enfants les meilleurs, et le corps enseignant un de ceux qui l'ont le mieux honoré. Qui n'a connu le bon «père Fridelance», maître à l'Ecole d'application de Porrentruy, de 1888 à 1924 ? Il a formé 36 promotions d'instituteurs auxquelles, grâce à son labeur soutenu, à son ardeur inlassable, à sa minutie, à sa compréhension de l'enfant, il sut inculquer des notions profondes et solides de technique pédagogique. Bien avant tous les théoriciens de l'école nouvelle, simplement d'instinct, par le cœur et l'intelligence, il avait fait entrer la vie à l'école.

Connaissant à fond son pays d'Ajoie, flore, faune, patois, topographie et toponymie, le père Fridelance méritait le titre d'érudit. Non pas le froid savant de cabinet, compassé et sentant la poussière des bouquins, mais l'érudit populaire, l'homme dont toute l'âme vibrait pour le coin de terre, bêtes et gens, où le sort l'avait déposé. Un Péguy, de la terre d'Ajoie...

Issu d'une famille de paysans, né à Charmoille, après des études à l'Ecole normale de Porrentruy, Fridelance, en 1878, était nommé instituteur à Miécourt. Tâche ingrate, ardue, à la tête d'une classe nombreuse. Dix ans après, il était appelé à l'Ecole d'application. C'est dire qu'il avait du métier: beaucoup d'ordre, un gros bon sens terrien, une ironie fine, un esprit curieux, avide de toute chose nouvelle. Aussi tous les normaliens révéraient-ils comme un maître celui qui les initiait à l'enseignement, ce bon papa, un peu bourru, qui riait des gaucheries des débutants et secouait l'apathie des mal doués. Animateur, Fridelance l'était. Un rien, une fleur, un oiseau, le détail d'une architecture, le geste d'un artisan, tout lui fournissait matière à discussion. Ses leçons vivantes, reposant sur la seule observation, passionnaient grands et petits.

On comprend que les philologues aient pensé à Fridelance lorsqu'il s'agit de recruter une équipe de collaborateurs au «Glossaire des patois de la Suisse romande». A la fois peuple et lettré, citadin et rural, érudit et paysan, le père Fridelance, mieux que quiconque, pouvait étudier scientifiquement nos patois. Il s'y mit, comme il s'était mis à d'autres travaux, en toute conscience et avec ardeur. Il rassembla plus de 12,000

fiches, guettant un mot dans son contexte, en serrant le sens de fort près, abordant étymologie, évolution du mot, sémantique, comme un savant rompu aux disciplines philologiques. L'effort de cet homme est immense, et nous ne craignons pas d'affirmer que le renom de Fridelance ira en grandissant. Avant 50 ans, il sera l'unique grande source, ordonnée et scientifique, où pourront puiser ceux qui étudieront l'évolution de nos patois, et singulièrement du patois ajoulot.

François Fridelance s'intéressa vivement à la Société jurassienne d'Emulation; il siégea même au comité central durant plusieurs années.

En 1924, il obtint sa retraite, et se retira, philosophe en sabots, dans son cher village de Charmoille. Comme les sages et les poètes de la Grèce antique, dans une atmosphère qui lui convenait, dans l'odeur de la terre et des champs, ce grand d'entre tous les modestes partagea ses dernières années entre sa bibliothèque et son jardin, un jardin de philosophe, où les fleurs, toutes connues jusque dans leurs infimes détails, étaient l'une après l'autre l'objet d'un culte spécial. Avec plus d'ardeur encore, il continua l'œuvre du Glossaire, y introduisant, en même temps que le patois, tout le folklore de chez nous. L'âme du terroir revit dans les fiches de Fridelance, avec sa truculence gauloise, sa finesse, sa bonhomie, son amour du détail.

En octobre 1933, le père Fridelance s'est éteint. Il dort du dernier sommeil dans son cher village de Charmoille, à l'ombre du clocher où dorment tous ses ancêtres. Tradition et travail...

L'hommage le plus beau que puisse rendre l'Emulation à ce bon Jurassien serait de publier le glossaire de Fridelance. Il faut, quoi qu'il advienne, que les fiches soient mises en lieu sûr. Une génération, aussi prodigue soit-elle, ne peut laisser gaspiller un capital spirituel aussi riche et acquis au prix de longs efforts. *M.*

Adolphe Allimann

1876-1933

Né à Crémines, en 1876, il était le cadet d'une famille de six enfants, à laquelle le père fut ravi alors que tous n'étaient pas encore élevés. La mère, une femme vaillante s'il en fut,

multiplia ses efforts pour mener à bon port la barque ainsi désemparée; Adolphe fit toutes ses classes à l'école de David Simon qui, l'on s'en souvient, savait forger des caractères et ouvrir aux cœurs de beaux horizons. L'élève, voulant être digne du maître et se sentant très tôt porté vers tout ce qui touchait à la mécanique, ensuite d'un labeur patient d'autodidacte, devint un parfait technicien. En juin 1898, il vint à Court, à la fabrique d'ébauches, alors très prospère sous la raison sociale Hänni, Künzli & Cie. Son frère Arthur l'y avait précédé deux ans auparavant. En mai 1899, ils firent ensemble l'acquisition d'une modeste fabrique dans laquelle, durant bien des années, Emile Lardon avait occupé quelques ouvriers et ouvrières à des taillages de pierres pour l'horlogerie. Bien qu'éloignée du village, cette petite propriété jouissait de l'avantage que procurait la force hydraulique fournie par le ruisseau de Chaluet. Grâce à des économies réalisées et confiants en l'avenir, les frères Allimann faisaient construire en 1900 déjà, de magnifiques ateliers munis d'un outillage perfectionné pour tous les genres de décolletages. Ce fut merveille à voir l'activité qui y régna pendant les années où les commandes abondaient de toutes parts. Et c'était la récompense méritée par deux grands travailleurs, restés modestes, malgré leurs succès. En décembre 1910, Arthur était inopinément ravi aux siens, à la suite d'un tragique accident; ce fut un coup terrible pour son frère qui dut en éprouver d'autres encore que ne lui permettaient pas de prévoir sa grande bonhomie et ses qualités de cœur.

Adolphe Allimann fut l'un des premiers membres de l'Emulation, alors que se reconstitua notre section de la Prévôté. S'il ne fut pas un fervent de nos assemblées, il n'en aimait pas moins toujours à se renseigner dans l'intimité, sur l'activité qui s'y manifestait. Il fut, par contre, un enthousiaste au sein du C. A. S. Lui, de coutume peu communicatif en société, se faisait disert quand il rappelait ses nombreuses ascensions aux plus hautes sommités de nos Alpes bernoises, valaisannes et autres. Il aimait aussi beaucoup son Jura qu'avec lui nous avons parcouru dans tous les sens. L'Ajoie lui tenait à cœur tout particulièrement et c'est là qu'il fit sa dernière excursion en automobile, le 20 août 1933, en compagnie de quelques amis. En cours de route il fut pris d'un malaise et de retour à la maison frappé d'aphasie. Une semaine après il s'éteignait sans avoir pu prononcer un mot d'adieu à son entourage éploré. Le souvenir de cet homme de bien, de ce bon patriote, restera vivant parmi nous.

Henri Turler

M. Henri Turler est mort le 12 novembre 1933, dans sa 73e année. Archiviste de l'Etat de Berne en 1891, professeur à l'Université en 1904, archiviste de la Confédération en 1914, il fut une des gloires de l'érudition bernoise. Il connaissait son métier et s'imposait par son incontestable maîtrise.

A tous ceux qui le connurent, il laissera un souvenir profond. Aucun n'oubliera sa bonté de cœur et son amabilité. Car c'était un des caractères de ce grand érudit de se montrer toujours obligeant et serviable. Sans souci des efforts qu'il devait s'imposer, il répondait avec une rigoureuse exactitude à tous ceux qui s'adressaient à lui.

Né à Bienne, d'une famille du Simmenthal établie à La Neuveville, bourgeois de Berne, de cœur et de fait, M. Turler demeura toujours profondément attaché au pays de ses premières années. A preuve, ses nombreux travaux sur Bienne et La Neuveville.

Membre de la Société jurassienne d'Emulation depuis le siècle dernier, il a publié dans ses *Actes* trois études:

Une notice historique sur le vignoble de Neuveville (1902).

Jean Senn de Münsingen, Evêque de Bâle et sa famille (1910-11).

Le Château du Schlossberg (1912).

A côté de ces trois études, et pour l'historiographie jurassienne, il convient de citer également ses travaux sur les *Prévôts de St-Imier,* les *Armoiries de Delémont,* la *Correspondance du chancelier Billieux de Porrentruy (1762-1765).*

Aux approches de la mort, M. Turler travaillait à une monographie sur *Gléresse*. La Société jurassienne d'Emulation perd en lui un érudit qui avait une grande pratique des Archives de l'ancien Evêché de Bâle et qui portait un vif intérêt à l'histoire du Jura. *K.*

Dr Alexandre Favrot

Recteur de l'Ecole cantonale

La mort impitoyable frappe sans pitié autour de nous et le plus souvent en aveugle. Combien souvent n'arrache-t-elle pas à sa famille un père bien-aimé ou une mère chérie! Une autre fois, c'est un enfant qu'elle ravit trop tôt à l'affection de parents éplorés. Et cependant, combien seraient encore utiles à leurs familles ceux qui les quittent si inopinément!

Tel est le cas de celui dont nous déplorons encore la perte, Alexandre Favrot, homme de bien toujours cher à ceux qui eurent l'avantage de le connaître et de l'apprécier, et surtout à sa famille.

Ce fut avec une stupeur inénarrable que, au matin du 7 mars, se répandit la triste nouvelle: «M. Favrot est mort!» On n'en pouvait croire ses oreilles. Ne l'avait-on pas quitté la veille en santé et n'avait-il pas encore assisté à une laborieuse séance de la Commission où rien ne pouvait faire prévoir une pareille issue? Hélas! il fallut bien se rendre à l'évidence et accepter ce coup du sort.

Descendant d'une famille bourgeoise de Porrentruy, A. Favrot est né dans cette ville le 25 septembre 1872. Son père y était préfet d'Ajoie, après avoir enseigné plusieurs années à cette Ecole cantonale qui devait jouer un tel rôle dans la vie de son futur Recteur. Il fut d'abord, comme bien on peut penser un élève remarquable de cet établissement qui allait devenir le but suprême de sa vie d'homme d'école.

Après y avoir obtenu son certificat de maturité, il suivit les cours de l'Université de Berne et subit avec succès son examen de maître secondaire. En 1894, il y soutint une thèse intitulée *Etude sur Casimir Delavigne* qui lui valut le titre de docteur en philosophie. Mais, désireux d'étudier les langues modernes, il se rendit en Angleterre, puis en Argentine où il fit un séjour de quelques années. Revenu au pays, il remplit les fonctions de professeur à la «Realschule» de Bâle. Toutefois, son rêve était de professer un jour à l'Ecole cantonale. Ce rêve devait se réaliser en 1900, alors qu'il fut appelé au poste de professeur de français et de latin dans les classes moyennes de notre établissement.

Ce qu'il fut dès lors, ses nombreux élèves peuvent en témoigner: un maître consciencieux, dévoué, se donnant tout entier à sa tâche. En 1923, lors de la retraite de M. le Dr Juillard, comme Recteur, A. Favrot fut élu à sa place. Dès lors, toute son activité se déroula en faveur de son école. Même, on peut dire qu'il se tua à la tâche: tout son temps, tout son cœur, il les lui consacra. Homme droit, collègue bienveillant, maître dévoué, Recteur juste et plein de tact, il était aimé et respecté de tous.

«Il était avant tout, dit dans *Le Jura* du 8 mars dernier, M. J. B. son collègue, l'érudit rare qui cachait, avec trop de modestie, ses capacités multiples et scientifiques à la fois. Quand le besoin s'en faisait sentir, alors seulement, il montrait, par des renseignements précis, toute la haute valeur de ses connaissances philologiques.

«Des phalanges d'élèves ont reçu de lui un enseignement précieux, ont admiré la dignité de ce professeur qui fut toute simplicité et toute intégrité. Le contact ininterrompu de ce savant avec les philosophes de l'Antiquité, avait donné à cet éducateur, toujours sur la brèche, une saine philosophie, nimbée de douceur et de patience. Et ces dernières qualités entouraient, comme d'une auréole, toute sa belle personnalité!»

C'était un homme de devoir, avons-nous dit. Hélas! son dévouement inlassable devait lui être funeste. La revision des programmes de l'Ecole cantonale devenue nécessaire après la grande tourmente de 1914-18, ses leçons de latin dans les classes supérieures du Gymnase, les charges accrues du Rectorat, la préparation du 75e anniversaire de la fondation de l'établissement qu'il dirigeait absorbèrent tant ses forces qu'elles s'usèrent rapidement.

Une tâche qui l'absorba et qui lui donna bien du souci, ce fut l'agrandissement de l'Ecole cantonale devenu nécessaire et qui est à l'étude depuis une vingtaine d'années. Sa satisfaction fut grande lorsque, le 26 février dernier, le Grand Conseil vota les subsides demandés dans ce but et c'est avec la plus grande joie qu'il se préparait à la réalisation de cette œuvre si importante pour notre établissement d'instruction supérieure du Jura. Hélas! il ne devait pas en voir l'achèvement et il s'en est allé avant d'avoir eu cette ultime satisfaction...

Que dire d'A. Favrot comme citoyen? Là encore, il donna le meilleur de lui-même. Il fut un temps membre du Conseil municipal de Porrentruy, membre du Conseil de la bourgeoisie, de l'administration de l'Hôpital de district, du Conseil de la paroisse évangélique réformée. Partout, on le retrouve lui-

même: modeste, bon, pondéré, serviable. Au militaire, il était major d'infanterie du landsturm.

Dans sa famille, à laquelle il consacrait tous les loisirs que lui laissaient ses nombreuses occupations extérieures, il se montra le meilleur des époux, des fils, des pères. Dans l'intimité, il devenait familier, confiant, alors qu'il était si réservé en public. A sa famille qui perd en lui un appui si précieux, nous réitérons l'expression de nos plus affectueuses condoléances.

Alexandre Favrot dort de son dernier sommeil, enlevé trop tôt à l'affection de ceux qui ont eu le privilège de le connaître. Sa carrière terrestre est achevée. Qu'il repose donc dans la paix de l'éternité!

Henri-Alexis Prêtre

1846-1933

La Section de Porrentruy a perdu, dans le courant du printemps 1933, son vétéran en la personne de Henri-Alexis Prêtre. C'était une personnalité bien caractéristique de notre Ajoie et les *Actes* se doivent de lui consacrer une courte notice.

Né le 9 août 1846 à Boncourt, où d'ailleurs il passa toute son existence, M. Prêtre était doué d'une belle intelligence qu'il mit au service de son village et de sa petite patrie. Après avoir suivi les classes primaires, il fut placé au Collège de Porrentruy dont il fut un élève remarquable pendant environ deux ans.

Mais son amour de la terre natale le ramena bientôt vers son beau et grand village où il s'adonna à la culture de la terre. Comme il s'intéressait vivement aux affaires publiques, il y remplit diverses fonctions: conseiller communal et paroissial, président de la Commission d'école, membre de la Commission pour la construction de la gare vers 1912, etc. Partout, il se dévoua, fit preuve de bon sens, d'intelligence, d'expérience et il rendit de grands services à sa commune. Il aimait le chant, surtout le chant religieux: pendant plus de cinquante ans, on le vit au lutrin exécuter les hymnes religieuses et il était passé maître en plain-chant. D'ailleurs, il dirigea pendant plusieurs lustres la Société de Sainte-Cécile de Boncourt.

Catholique fervent et convaincu, il fut obligé de défendre son église bafouée et persécutée pendant la néfaste période du

Kulturkampf. Il était le chef incontesté de ses coreligionnaires de Boncourt et fit montre à maintes reprises de courage et d'abnégation dans la lutte que soutint son Eglise. Homme de principes, il ne transigea jamais avec sa foi.

Au militaire, il fut fourrier pendant plusieurs années du bataillon 69 d'Ajoie et surtout lors de l'occupation des frontières en 1870-71. Il prit part, à ce titre, à la journée des vétérans, en janvier 1931, destinée à commémorer ces événements. Il y prit même la parole et il aimait à rappeler les péripéties de cette cérémonie si touchante.

Henri Prêtre était grand amateur de notre histoire jurassienne. C'est pourquoi, lorsque nous lui en fîmes la proposition, il n'hésita pas à devenir membre de la Société d'Emulation. Quelle joie c'était pour lui de recevoir nos *Actes* et surtout d'assister à nos assemblées annuelles dont il devint, ces dix dernières années, un fidèle assistant. Il prit même la parole une fois ou l'autre au banquet, en particulier à Tavannes, où il nous fit un discours dans son patois si savoureux.

Ayant atteint un âge avancé et ayant eu le privilège de vivre avec des parents devenus aussi très vieux, il connaissait une foule de détails de notre passé. Il avait plaisir à conter ses souvenirs et sa conversation était toujours extrêmement intéressante. Que de fois ne nous a-t-il pas raconté des scènes de la Révolution française dans le Porrentruy qu'il tenait de témoins oculaires ou des anecdotes de contrebandiers dont il avait connu les acteurs! Il est vraiment regrettable que l'on n'ait pas recueilli ces faits de sa bouche: ils constitueraient des éléments fort curieux de notre histoire régionale.

Père de famille exemplaire — il éleva une nombreuse famille et deux de ses filles sont religieuses de la Charité — bon citoyen, chrétien modèle, Henri-Alexis Prêtre a accompli ici-bas sa tâche avec une conscience et une fidélité dignes des plus grands éloges. Devenu son ami et celui de sa famille depuis plus d'un quart de siècle, nous avons pu apprécier ses belles qualités. Aussi dirons-nous en terminant cette notice, trop courte à notre gré: Qu'il repose en paix et que Dieu le récompense dans le Ciel!